

WILEY



L'Oeuvre Anthropologique du Prince Albert Ier de Monaco et les Recents Progres de la Paleontologie Humaine en France.

Author(s): Marcellin Boule

Source: *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*, Vol. 52 (Jul. - Dec., 1922), pp. 151-163

Published by: Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/2843732>

Accessed: 12-01-2016 11:30 UTC

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Wiley and Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland are collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *The Journal of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland*.

<http://www.jstor.org>

L'ŒUVRE ANTHROPOLOGIQUE DU PRINCE ALBERT I^{ER} DE MONACO ET LES RÉCENTS PROGRÈS DE LA PALÉONTOLOGIE HUMAINE EN FRANCE.

The Huxley Memorial Lecture for 1922.

By MARCELLIN BOULE, Professeur au Muséum national d'Histoire naturelle,
Directeur de l'Institut de Paléontologie humaine.

MES premières paroles doivent être pour vous remercier et pour m'excuser.

Merci d'abord de m'avoir invité à prendre la parole dans cette fête annuelle de votre Société. Il me suffit de parcourir la liste des Savants qui m'ont précédé ici en pareille circonstance pour que je ressente vivement l'honneur que vous avez voulu me faire. Ma reconnaissance a d'ailleurs des sources plus profondes et surtout plus lointaines car, de tout temps, j'ai apprécié la Science anglaise à sa haute valeur.

Il y a plus de quarante ans, vos grands Maîtres étaient déjà les miens. Jeune étudiant, j'apprenais la Géologie dans les écrits de votre illustre Lyell et la Pré-histoire dans les livres célèbres de Lubbock et de John Evans, tandis que je puisais mes premières connaissances d'Anatomie comparée dans les précieux *Eléments* d'Huxley. J'avais et j'ai conservé pour ce dernier Savant une vive admiration. Jamais de plus éminentes qualités didactiques ne furent mises au service d'un esprit plus scientifique et plus pénétrant. Je me suis vraiment nourri des ouvrages d'Huxley et, aujourd'hui encore, de temps à autre, je les prends comme modèles pour tâcher de donner à mes cours du Muséum national le plus d'intérêt et de clarté possible. Il semble que ce soit par une sorte de phénomène télépathique que vous m'avez convié à participer aujourd'hui à la commémoration de votre grand compatriote. Et de cela aussi je vous remercie bien cordialement.

Je vous dois encore des excuses. Quand, l'an dernier, Monsieur le Secrétaire Fallaize voulut bien m'informer de votre décision en des termes flatteurs, je n'hésitai pas à accepter de me rendre à Londres. Aujourd'hui une série de circonstances s'opposent malheureusement à la réalisation de ce projet. J'en suis désolé et je vous prie d'agréer mes plus sincères regrets. J'espère que des jours meilleurs me permettront de réparer cette défection bien involontaire et de faire la connaissance personnelle des Membres d'une Société à laquelle j'ai le plaisir d'appartenir depuis onze ans comme membre honoraire et dont j'admire, depuis plus longtemps encore, la belle activité scientifique. Pour le moment, mes chers Confrères, je me vois

réduit à consigner ici par écrit les choses que j'aurais eu tant de plaisir à vous dire de vive voix.

J'ai beaucoup hésité sur le choix du sujet à traiter devant vous. Je ne suis pas un anthropologiste dans le sens strict du mot. Mon bagage scientifique est fait surtout de Géologie et de Paléontologie. C'est par ces deux sciences que j'ai été conduit à m'occuper d'Anthropologie : puisque l'Homme est connu à l'état fossile, son histoire la plus ancienne relève nécessairement et directement de la Géologie et de la Paléontologie et ne relève vraiment que d'elles.

Ce sont vos illustres prédécesseurs, les Lyell, les Prestwich, les Falconer, les Huxley, les John Evans, qui, venus à la suite et pour ainsi dire, au secours de nos grands précurseurs, les Tournal, les Boucher de Perthes, les Noulet, les Lartet, ont placé la question de l'Homme fossile sur son véritable terrain ; ce sont leurs travaux qui ont jeté les premières clartés sur les grands problèmes de la Géologie et de la Paléontologie quaternaires. Les observations géologiques de Lyell et de Prestwich, les descriptions paléontologiques de Falconer et de M. Boyd Dawkins, les considérations anatomiques et philosophiques d'Huxley, les spéculations archéologiques de Lubbock et de John Evans n'ont encore presque rien perdu de leur valeur, bien que les jeunes générations aient de trop fortes tendances à les oublier.

J'aurais désiré mettre en lumière les causes profondes de cette belle floraison de savants britanniques attachés à résoudre, par les moyens les plus divers, le grand problème de nos origines, floraison dont l'épanouissement n'est pas près de finir, comme le prouvent les découvertes et travaux de toute sorte effectués par vous et chez vous dans ces derniers temps. Je pense que ces causes tiennent précisément, du moins en grande partie aux conditions géographiques et géologiques de votre territoire. Chez vous, en effet, se rencontrent et se pénètrent tous les régimes ailleurs isolés. Au point de vue géologique, vos terrains pliocènes et pléistocènes sont des plus variés ; vous avez des formations marines, des formations glaciaires, des formations alluviales, des dépôts d'atterrissement, des cavernes à ossements, des tourbières, etc. L'étude des rapports stratigraphiques de ces diverses formations vous a conduits de bonne heure à des résultats particulièrement intéressants et précis. Il est certain par exemple, que telles observations anciennes de Lyell et de Prestwich demeurent encore des observations capitales.

Au point de vue paléontologique, vous possédez, dans vos gisements pliocènes du Norfolk, dans les formations alluviales pléistocènes de vos grandes vallées, dans les dépôts de remplissage de vos cavernes, dans vos tourbières, etc., une succession à peu près ininterrompue de faunes fossiles dont l'étude, conjointement à l'étude stratigraphique, est de nature à faciliter singulièrement la solution des problèmes chronologiques.

Au point de vue archéologique, votre situation est un peu spéciale, mais il se trouve qu'à diverses époques, le rattachement au continent de votre pays a permis l'accès de celui-ci aux plus vieilles populations de l'Europe occidentale, de sorte

que vous ne manquez pas de documents sur l'ethnographie de ces anciens Hommes et que vous pouvez aussi bien, sinon mieux qu'ailleurs, établir les rapports les plus instructifs entre toutes les données de la Géologie, de la Paléontologie et de l'Archéologie préhistorique.

Un tel sujet avait donc bien des attraits pour moi ; mais, pour le traiter convenablement devant vous, j'aurais dû consacrer à sa préparation beaucoup plus de temps que celui dont mes occupations professionnelles m'ont permis de disposer. J'hésitais encore lorsqu'est survenu un événement douloureux, la mort du Prince Albert Ier de Monaco, dont le nom restera, vous le savez, comme celui d'un des plus grands bienfaiteurs de la Science et dont je m'honore d'avoir été un des plus fidèles collaborateurs. Tout le monde sait aujourd'hui les services que ce Prince a rendus à l'Océanographie. Moins bien connus, quoique non moins grands, sont les services qu'il a rendus à la Paléontologie humaine. Il m'a semblé que je pourrais vous intéresser en vous parlant d'un illustre et regretté bienfaiteur de l'Anthropologie et que je remplirais un devoir en rendant à sa mémoire, devant un auditoire d'élite, l'hommage qui lui est dû. L'œuvre anthropologique accomplie par le Prince ou par ses collaborateurs est telle, que, en l'exposant, je pourrai, du même coup, vous indiquer les principaux progrès accomplis récemment en France dans le domaine de la Paléontologie humaine.

Ce que je désire surtout vous montrer c'est que l'intervention du Prince de Monaco ne fut pas celle d'un simple amateur ou même d'un simple Mécène. Il a apporté à l'étude du grand problème des origines humaines l'ardeur et surtout l'esprit de suite qu'il a déployés dans les recherches océanographiques pour aborder le problème plus général de l'origine de la vie. Dans l'un et l'autre cas, il a grandement payé non seulement de sa bourse mais aussi de sa personne.

* * * * *

Tous les touristes qui ont visité la Côte d'Azur vers la frontière franco-italienne, connaissent les Baoussé-Roussé, ou Rochers rouges, dont les escarpements, terminant de ce côté la chaîne des Alpes, tombent à pic dans la mer, non loin de Menton, mais en territoire italien, sous l'antique village de Grimaldi, autrefois la propriété des Princes de Monaco.

Ces rochers superbes, aux colorations chaudes, toujours inondés d'une vive lumière, sont creusés de grottes qui s'ouvrent largement sur la mer céruléenne, dans un paysage enchanteur. Ces grottes sont depuis longtemps célèbres par les découvertes qui y ont été faites à diverses époques. Il semble que ce soit un Prince de Monaco, Florestan Ier, grand-père d'Albert Ier, qui ait le premier compris leur intérêt scientifique. A une date antérieure à 1848, il avait envoyé à Paris une caisse de débris divers recueillis dans ces grottes. J'ignore ce qu'on fit à Paris de ces ossements et silex taillés, mais étant donnée la date de leur envoi, dix ans avant

le triomphe de Boucher de Perthes, tout porte à croire qu'ils ne furent pas appréciés à leur juste valeur par les savants auxquels ils furent probablement montrés.

Les cavernes de Menton ne tardèrent pas à être connues et à recevoir la visite de divers naturalistes ou archéologues.

On y avait déjà pratiqué quelques fouilles, d'ailleurs superficielles, lorsqu'en 1870, un médecin français, Emile Rivière, que sa santé obligeait à séjourner sur la Côte d'Azur, entreprit d'explorer les "cavernes de Menton." Ses recherches ne tardèrent pas à être couronnées de succès. En 1872, il recontra un squelette humain dans la grotte dite du Cavillon, au-dessous d'un placage de stalagmite. C'est le fameux "Homme de Menton," aujourd'hui exposé dans la galerie d'Anthropologie du Muséum à Paris. L'année suivante il exhuma, d'une caverne voisine, les restes de trois autres squelettes. En 1874 et 1875, il retira deux squelettes d'enfants d'une autre grotte appelée depuis pour cette raison : Grotte des Enfants.

Ces découvertes eurent un grand retentissement. Elles se présentaient dans des conditions qui rappelaient celles du gisement de Cro-Magnon, exploré quelques années plus tôt dans le département de la Dordogne par Louis Lartet. Elles furent également discutées. Pour Rivière comme pour Louis Lartet, il s'agissait de sépultures d'âge paléolithique, c'est-à-dire pléistocène. Mais cette haute antiquité fut méconnue par la plupart des anthropologistes qui ne pouvaient se résigner à faire remonter si loin dans le passé le type de *Homo sapiens*. Le plus redoutable de ces adversaires était Gabriel de Mortillet, qui a rendu de très grands services à l'Archéologie préhistorique mais qui a souvent entravé les progrès de cette science par ses idées préconçues et ses préoccupations anti-religieuses. Il faut bien le dire, Rivière, dont nous déplorons la mort récente, n'avait ni la préparation scientifique, ni le talent voulus pour faire triompher sa cause bien que celle-ci fût juste. On lui reprocha de n'avoir pas apporté à ses fouilles une méthode et un soin suffisants, de n'avoir pas su établir la stratigraphie de ses gisements, d'avoir mélangé les niveaux en se fiant aux assertions de ses ouvriers. Le gros ouvrage qu'il publia en 1887, sur *L'antiquité de l'Homme dans les Alpes Maritimes*, mal ordonné, peu précis sur les points importants, fut une réponse insuffisante à ces critiques et l'opinion de G. de Mortillet, sur l'âge néolithique de tous ces squelettes, devint l'opinion générale accompagnée d'ailleurs, dans certains esprits, d'un doute pénible.

Alors intervint le Prince de Monaco, dont la noble curiosité scientifique s'exerçait depuis longtemps dans le domaine de l'Anthropologie comme dans beaucoup d'autres directions. Dès sa jeunesse, en effet, il avait prévu sa nouvelle tâche et s'y était préparé dans les laboratoires parisiens, s'entretenant de Paléontologie avec Albert Gaudry, étudiant l'Archéologie préhistorique avec G. de Mortillet, travaillant avec Manouvrier sur des squelettes humains. En 1882 et 1883—il n'était alors que Prince héréditaire—nous le voyons occupé à explorer une des plus

belles grottes des Baoussé-Roussé, la *Barma Grande*, travaillant lui-même de ses mains et tenant scrupuleusement sur un carnet son journal de fouilles. “L’entreprise du Prince de Monaco, nous dit M. de Villeneuve, offre cette caractéristique particulière qu’elle vise moins la formation d’une collection d’objets préhistoriques que l’acquisition sur le terrain des connaissances auxquelles se lie dans son esprit la recherche des procédés propres à rendre tous les produits d’une fouille utilisables pour la Science.”

Obligé de s’absenter, il charge son archiviste, M. Saige, de poursuivre les recherches et il lui donne des instructions précises : “Personne ne devra travailler aux fouilles en dehors de votre présence. . . Il est essentiel d’établir le plus exactement possible les niveaux auxquels les différentes pièces ont été trouvées par rapport à la surface absolue du sol, et surtout d’établir le rapport de ces différents niveaux entre eux. Il faut aussi noter l’épaisseur et la situation des couches stériles, c’est-à-dire qui ne fournissent rien, car elles indiquent une période pendant laquelle la grotte a été abandonnée. . . Un journal ainsi très soigneusement tenu devra, quand toute la caverne aura été fouillée, composer son histoire.” Et il indique la manière de travailler en établissant d’abord une tranchée de reconnaissance, en procédant ensuite par tranches horizontales, en tamisant les terres, etc. Il n’hésite pas à entrer dans les détails techniques les plus minutieux.¹ Ce ne sont pas là, on le voit, les faits et gestes d’un simple amateur, mais ceux d’un véritable homme de Science.

Des difficultés de diverses ordres s’étant élevées, le Prince écrivait de Paris, le 15 juin 1883 : “Je vois, d’après les complications qui viennent continuellement à la traverse de nos fouilles, qu’il faut abandonner, pour le moment, les cavernes.” Mais ce n’était que partie remise. De plus en plus désireux de préparer la solution des importants problèmes d’Anthropologie préhistorique qui se posaient aux Baoussé-Roussé, le Prince ordonne en 1895, de reprendre les travaux d’exploration systématique, d’abord dans une caverne encore à peu près intacte, la “Grotte du Prince,” ensuite dans des anfractuosités voisines déjà superficiellement fouillées mais dont les dépôts de remplissage étaient encore en partie en place.

Ces nouvelles fouilles ont duré près de dix ans. Elles ont été conduites par M. le Chanoine de Villeneuve et son aide M. Lorenzi avec un dévouement, une méthode, une habileté dont mes nombreux et longs séjours à Monaco, où m’avait appelé la confiance du Prince, me permettent de témoigner. Elles ont fourni de précieux résultats scientifiques consignés dans un grand ouvrage édité avec luxe par les soins du Prince.² Je dois retenir un moment votre bienveillante attention sur les plus importants de ces résultats.

¹ Voir L. de Villeneuve, *Les Grottes de Grimaldi, Historique et Description*, p. 31.

² L. de Villeneuve, M. Boule, R. Verneau, E. Cartailhac, *Les Grottes de Grimaldi*, 2 vol. in-4°, Monaco, 1906-1919.

La Grotte du Prince est la plus vaste du groupe. Les travaux d'exploration ont enlevé plus de 4,000 mètres cubes de matériaux de remplissage et ont permis d'étudier deux sortes de dépôts :—

- (1°) Les plus inférieurs, c'est-à-dire les plus anciens, représentent une vieille plage marine avec coquilles méditerranéennes et sans espèces boréales ; quelques formes sénégaliennes, comme le *Strombus bubonius*, indiquent au contraire des eaux plus chaudes que les eaux actuelles.
- (2°) Au-dessus de cette formation marine se superposent, sur plus de 15 mètres d'épaisseur, des formations d'origine subaérienne traversées par des *foyers*, ou amas de cendres, particulièrement riches en ossements d'animaux et correspondant à des périodes successives d'occupation humaine. On y distingue deux groupes de foyers. Un groupe inférieur est caractérisé par des Mammifères de la période la plus ancienne des temps quaternaires et dénotant un climat chaud, tels que l'Hippopotame. Le groupe supérieur renferme les ossements d'espèces froides telles que le Renne.¹ La superposition de ces deux faunes, l'une chaude, l'autre froide, n'avait pas encore été constatée dans une contrée si méridionale. L'étude stratigraphique et paléontologique de la Grotte du Prince nous a appris que cette succession doit être admise pour la Côte d'Azur comme pour les Pyrénées, les bords de la Seine ou ceux de la Tamise.

Mais voici une constatation encore plus inattendue. Ce n'est pas l'industrie dite chelléenne que l'on trouve dans les niveaux inférieurs à faune chaude, à faune du Pléistocène inférieur, mais plutôt l'industrie moustiérienne, ordinairement associée en Europe à la faune du Mammouth. Le fait a surpris, je dirai presque scandalisé, les archéologues préhistoriens trop portés à croire à la stabilité et à l'infailibilité chronologiques des divers types d'instruments paléolithiques. Ils l'ont vivement discuté et diversement interprété. Des deux méthodes en conflit, la méthode géologique et la méthode archéologique, je crois fermement que la seconde doit céder ici le pas à la première. Les faits d'ordre géologique et paléontologique ont une signification et une portée plus générales que les faits ethnographiques parce qu'ils ne dépendent pas, comme ces derniers, de l'action humaine. Je peux d'ailleurs vous annoncer la découverte toute récente, par M. de Villeneuve d'une industrie chelléenne grossière, dans la grotte de "l'Observatoire," sise à Monaco même, et à un niveau stratigraphique situé plutôt au-dessus qu'au-dessous du niveau à faune chaude et industrie moustiérienne de la Grotte du Prince. Il n'est donc pas douteux que dès le Pléistocène inférieur, il y a eu des facies archéologiques différents suivant

¹ Le Renne n'est pas la seule espèce "froide" que j'aie observée pour la première fois dans cette région. Parmi les ossements provenant de fouilles effectuées récemment par M. de Villeneuve dans une grotte de Monaco, j'ai eu le plaisir de reconnaître un crâne d'Isatis (Renard bleu).

les régions habitées par des Hommes qui pouvaient être eux-mêmes différents les uns des autres.

La grotte du Prince nous a appris bien d'autres choses. Le fait exceptionnel de l'existence, sur le même point et en contact, d'une faune marine et d'une faune de Mammifères pléistocènes a jeté une vive lueur sur la chronologie des changements survenus pendant les temps quaternaires dans le niveau de la mer et dans la configuration des rivages méditerranéens. J'ai essayé d'établir les rapports de ces variations avec les phénomènes glaciaires et les phénomènes de creusement et d'alluvionnement des vallées et, à la lumière de tous ces faits, d'expliquer les échanges de faunes entre l'Afrique et l'Europe. En outre, le bel état de conservation des innombrables documents paléontologiques recueillis dans cet ossuaire m'a permis d'apporter des données nouvelles à l'histoire et à la distribution géographique des Mammifères pléistocènes.

Mais la grotte du Prince ne livra pas le moindre débris humain et ce fut une déception car on avait beaucoup compté sur l'intégrité des dépôts de ce beau gisement pour arriver à fixer, une fois pour toutes, l'âge des diverses sépultures trouvées dans les grottes voisines et sur lesquelles on discutait encore.

Le Prince décida alors de porter ses chantiers sur d'autres points. La Grotte des Enfants n'avait été qu'en partie fouillée. Il restait encore près de 8 mètres d'épaisseur de dépôts intacts. Ici les recherches eurent le plus grand succès au point de vue anthropologique : quatre squelettes humains furent découverts à trois niveaux différents. Les observations stratigraphiques et paléontologiques permirent de résoudre définitivement le problème de l'âge des squelettes humains anciennement et nouvellement découverts aux Baoussé-Roussé.

Le principal résultat de ces observations est que tous les squelettes sont bien pléistocènes. Ceux des niveaux supérieurs remontent au plus vieil âge du Renne. Mon savant collègue et ami M. Verneau, qui avait déjà publié d'intéressantes descriptions des squelettes de la Barma grande, fut invité par le Prince à faire leur étude anthropologique. Il n'eut pas de peine à montrer que les uns et les autres appartiennent nettement à la race de Cro-Magnon. Ce fut la tâche de mon cher ami Cartailhac, dont notre science portera longtemps le deuil, de montrer, dans le mémoire archéologique dont il voulut bien se charger, que toutes ces sépultures, aussi bien celles de la Dordogne que celles de la Côte d'Azur se présentaient avec les mêmes dispositifs : coquilles percées, objets d'ornementations, os colorés en rouge, etc., et témoignent d'une même civilisation.

Les deux squelettes du niveau inférieur sont d'un âge plus ancien, d'ailleurs difficile à préciser, mais que j'ai tout lieu de croire Moustérien ou confinant au Moustérien. Ils ont également été l'objet d'une sépulture et vous savez tous qu'après les avoir magistralement étudiés, M. Verneau a reconnu qu'ils appartenaient à une race particulière, présentant de nombreux caractères négroïdes et qu'il a nommée "race de Grimaldi." Le fait est d'importance capitale à divers égards.

D'abord parce que nous sommes ici en présence d'un type humain d'âge très voisin de celui de Néanderthal, sinon du même âge, et que la coexistence en Europe occidentale, à une même époque géologique, de deux formes humaines si différentes donne beaucoup à penser. Ensuite parce que les ressemblances de ce nouveau type, offrant avec certaines races africaines de *l'Homo sapiens* beaucoup de traits communs, nous portent à croire que les "statuettes de Menton," aux caractères également négroïdes et stéatopyges, sont de grossières effigies de ce type.

L'authenticité de ces statuettes fut longtemps discutée, ce qui tenait à ce que les circonstances précises de leur découverte restaient, volontairement d'ailleurs, assez obscures, Rivière et G. de Mortillet les considéraient comme l'œuvre d'un habile faussaire qui aurait voulu imiter les figurines en ivoire découvertes par Piette à Brassempouy dans les Pyrénées. Et un autre objectif des fouilles ordonnées par le Prince était d'éclaircir ce mystère. A cet égard encore les résultats furent appréciables. Si l'on ne découvrit pas de nouvelles statuettes, on trouva, dans un foyer aurignacien de la Grotte du Prince, un morceau de roche tendre, ou stéatite, identique à la matière première des statuettes et qu'on avait commencé à sculpter. S'il fallait encore une nouvelle preuve de l'authenticité et de l'antiquité de ces objets d'art primitif on la trouverait dans la physionomie uniforme et comme l'air de famille que présentent toutes les trouvailles du même genre effectuées dans des contrées différentes et fort éloignées les unes des autres. Tout récemment, cet été, M. et Mme de Saint-Périer ont découvert dans une grotte des Pyrénées, toujours à un niveau aurignacien, une admirable statuette féminine en ivoire, l'un des plus beaux objets qui aient été trouvés jusqu'à ce jour dans un milieu paléolithique. Or cette statuette est d'un style très voisin de celui des figurines de Menton. Vous pourrez en voir très prochainement des reproductions photographiques et une description dans *l'Anthropologie*.

Tels sont les principaux résultats des travaux effectués sous la direction et aux frais du Prince de Monaco dans les grottes de Grimaldi. Les précieux documents, retirés de ces excavations et ramenés au jour après tant de millénaires, constituent les plus vénérables archives de l'Humanité. Il faut les conserver comme on conserve les archives de l'Histoire écrite et le Prince organise, dans ce but, le Musée anthropologique de Monaco dont il confie la direction à son savant et dévoué collaborateur M. de Villeneuve. Là sont exposés méthodiquement, dans des salles claires aux grandes baies s'ouvrant sur la mer bleue, une innombrable série d'objets ordonnés et étiquetés avec soin. De grands échantillons donnent une idée des caractères et de la composition de certaines assises fossilifères. Des vitrines verticales sont remplies des plus belles pièces paléontologiques. Les squelettes humains occupent le centre de la principale salle du premier étage. Ils sont entourés des objets archéologiques classés par niveaux. Sur les murs, plans et coupes des cavernes des Baoussé-Roussé permettent aux visiteurs de se rendre compte de l'allure

et de la stratigraphie des gisements. D'autres salles renferment, entre autres collections, les produits des fouilles exécutées également dans diverses grottes situées sur le territoire même de la principauté et notamment dans les grottes néolithiques des Bas-Moulins et des Spélugues.

Tout cela constitue un ensemble qui reçoit journellement beaucoup de visiteurs et qui intéressa vivement les membres de la XIII^{ème} session du Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques tenu à Monaco en 1906.

C'est encore un grand service que le Prince rendit à nos études lorsqu'il voulut bien prendre sous sa protection ce Congrès dont les destinées paraissaient alors bien compromises. Et ceux d'entre vous qui ont assisté à la session de Monaco se rappellent encore le succès de cette réunion embellie de toutes les séductions d'une hospitalité vraiment princière. Qu'il me soit permis de regretter ici qu'après la période terriblement stérile de la grande guerre, les anthropologistes n'aient pas compris qu'au lieu de chercher à créer une nouvelle organisation plus ou moins internationale, ils devaient s'attacher à faire revivre une Institution dont le brillant passé pouvait répondre de l'avenir.

Le Prince, heureux des résultats qu'il avait ainsi obtenus, ne demandait qu'une nouvelle occasion de rendre à la Paléontologie humaine d'autres services. Elle ne tarda pas à se présenter. De toutes parts les découvertes relatives à l'art quaternaire se multiplient. Cartailhac revient d'Altamira avec des cartons bourrés de photographies et de dessins au pastel habilement relevés par M. Breuil. Dans son enthousiasme, il fait exécuter de magnifiques planches chromolithographiques pour l'ouvrage qu'il compte publier avec son collaborateur. Mais il ne tarde pas à s'apercevoir que l'entreprise est trop onéreuse et au-dessus de ses moyens financiers. Avec le savant et regretté archiviste du Palais de Monaco, Gustave Saige, je n'eus pas de peine à intéresser le Prince à l'œuvre en souffrance. Il prit généreusement à sa charge tous les frais de la publication de ce magnifique volume, aujourd'hui dans toutes les grandes bibliothèques du monde entier, qui a pour titre : *Altamira*, et qui n'est que la tête de ligne d'une série de volumes magnifiques consacrés à la description des peintures et gravures murales des cavernes paléolithiques.

M. Breuil s'est particulièrement distingué dans ce nouvel ordre de recherches. Le Prince lui donna toutes facilités pour poursuivre ses travaux non seulement en France mais en Espagne, et c'est à cette double intervention qu'est dû le grand essor des études préhistoriques dans la péninsule Ibérique, développement dont nous sommes, depuis quelques années, les témoins ravis.

Cette période, d'une dizaine d'années, précédant immédiatement le terrible phénomène de régression humaine provoquée par l'Allemagne en 1914, fut vraiment en France une belle période pour la Paléontologie humaine et la Préhistoire. Les chercheurs étaient nombreux ; ils faisaient dans toutes les régions de la France des observations utiles, parfois de belles découvertes. Dans les Pyrénées, déjà illustrées par les récoltes et les travaux de Piette, Cartailhac, Breuil, Bégouen constataient

que beaucoup de cavernes étaient de véritables musées d'art quaternaire dont ils se hâtaient de nous faire connaître les chefs d'œuvre par des publications préliminaires. Dans la Dordogne, Rivière, Capitan, Peyrony, Bouyssonie, je ne cite que les meilleurs ou les plus heureux, exhumaient aussi des merveilles. Le Dr. Lalanne nous révélait la superbe frise de chevaux sculptés et les bas-reliefs à figurations humaines de Laussel. Et, au même moment, MM. les Abbés Bardon et Bouyssonie exhumaient l'Homme de la Chapelle-aux-Saints, MM. Capitan et Peyrony découvraient, dans les dépôts de la Ferrassie, toute une série de squelettes de même époque et non moins bien conservés, tandis que, non loin de là, à La Quina, le Dr. H. Martin ramenait au jour des documents analogues et d'égal intérêt. Grâce à toutes ces précieuses découvertes, l'Homme moustiérien de notre pays, *l'Homo Neanderthalensis* a pu être étudié d'une manière aussi complète que possible, dans toutes les parties de sa charpente osseuse qui nous est aujourd'hui mieux connue que celle de beaucoup de sauvages actuels. La multiplicité des découvertes a permis de démontrer la très intéressante homogénéité de ce type archaïque. Ce sont là de grands progrès dans le domaine de la Paléontologie humaine ; l'esprit du Prince de Monaco en fut vivement frappé.

La première dans l'ordre chronologique de ces découvertes, celle de l'Homme de La Chapelle-aux-Saints, eut un grand retentissement. Après sa présentation dans les milieux purement scientifiques, la grande presse la fit connaître au public qui marqua pour elle une vive curiosité. A cette époque, d'innombrables visiteurs défilèrent dans mon laboratoire du Muséum pour voir le crâne déjà devenu célèbre et ces visiteurs appartenaient à toutes les catégories sociales ou intellectuelles de la capitale. Le Prince de Monaco voulut accomplir lui aussi cette sorte de pèlerinage. Il vint me voir un après-midi d'été. Très impressionné à la vue du vénérable document ostéologique, il resta fort longtemps à le contempler, à l'examiner sous toutes ses faces, à scruter les détails particuliers de sa morphologie. Puis le soir tomba ; le couchant s'embrasa derrière le dôme du Panthéon et les silhouettes plus fines des autres monuments de la montagne Sainte-Genève. Là, devant ce beau spectacle, le Prince me fit part d'un nouveau projet auquel il pensait depuis longtemps et qu'il était maintenant décidé à mettre en exécution. Et il me demanda de lui préparer un plan d'organisation d'un Institut de Paléontologie humaine.

Son esprit avait été vivement frappé du contraste que présentent, d'une part, l'immense intérêt et l'importance philosophique de nos études et, d'autre part, la faiblesse des moyens d'action mis jusqu'alors au service de la Paléontologie humaine, science bien française et pourtant à peu près ignorée des pouvoirs officiels, académiques et universitaires de notre pays. Et, dans sa grande bonté, il voulut être le Prince Charmant de cette nouvelle Cendrillon. Il définit magnifiquement son but par la première phrase de la lettre qu'il écrivit le 23 novembre 1910 au Ministre de l'Instruction publique pour lui annoncer ses intentions.

“ Au cours de ma vie laborieuse, disait-il, j’ai souvent regretté qu’une place plus grande ne fût pas attribuée, dans le mouvement intellectuel de notre époque, à l’étude du mystère qui enveloppe les origines de l’Humanité. A mesure que mon esprit s’éclairait par la culture scientifique, je souhaitais plus ardemment de voir s’établir sur une base méthodique les investigations nécessaires pour évoquer les traces fugitives que nos ascendants ont laissées dans le sein de la terre pendant une incalculable succession de siècles. Et je pensais que la philosophie et la morale des sociétés humaines seraient moins incertaines devant l’histoire des générations écrite avec leur propre poussière.”

Ayant ainsi résolu de créer “ un foyer puissant d’études basées sur des fouilles méthodiques,” le Prince de Monaco le dotait d’un immeuble qu’il devait faire construire et d’un capital de 1,600,000 francs. Le 15 décembre 1910, l’Institut de Paléontologie humaine fut reconnu d’utilité publique par l’Etat français.

D’après ses statuts, le nouvel Établissement, placé sous ma direction, a pour but le progrès de la science sur toutes les questions relatives à l’origine et à l’histoire de l’Homme fossile.

Les principaux moyens d’action sont : 1°. des laboratoires où est étudié le produit des fouilles effectuées par le personnel de l’Institut ou d’autres travailleurs sous sa direction ; 2°. des publications servant à faire connaître les résultats des fouilles et des recherches scientifiques ; 3°. des cours et des conférences sur la Paléontologie humaine et la Préhistoire.

Sans attendre la construction du bâtiment, qui devait exiger un certain temps, les professeurs, MM. Breuil et Obermaier, entreprirent en France, en Espagne, dans l’Europe centrale, des explorations et des fouilles considérables, tandis qu’un certain nombre de travailleurs indépendants étaient encouragés dans leurs recherches au moyen de subventions.

Le nouvel édifice construit par l’architecte Pontremoli, ne tarda pas à s’élever. Il orne aujourd’hui de ses façades élégantes cette partie du boulevard Saint-Marcel naguère occupée par le Marché aux chevaux. Ses façades offrent une œuvre sculpturale due à l’habile ciseau de M. Constant Roux et dont l’idée est due à notre fondateur lui-même. Le Prince de Monaco a voulu, en effet, que son nouvel Institut ait des dehors séduisants, d’une belle tenue artistique et révéland, dès l’abord, par le choix des motifs décoratifs, tout l’intérêt des études qui s’y poursuivent.

De vastes sous-sols comprennent des salles de déballage et de classement provisoire des produits de fouilles, des ateliers de préparation et de moulage. Au rez-de-chaussée se trouvent une grande salle de conférences et d’exposition, les services généraux, Direction, secrétariat, des laboratoires de photographie et de chimie, les cabinets de travail des professeurs.

L’Institut n’est pas un Musée et son but n’est pas d’amonceler des collections. Mais il doit avoir, pour l’enseignement et pour l’étude, des séries aussi complètes que possible d’objets de comparaison, dans les divers domaines de l’Ethnographie

préhistorique, de l'Anthropologie, de l'Anatomie comparée et de la Paléontologie des dernières époques géologiques. Ces séries, dès aujourd'hui fort importantes, sont disposées et classées dans trois salles dites de comparaison qui entourent au premier étage, une vaste bibliothèque et qui sont comme le complément de celle-ci : les objets d'étude à côté des livres. La bibliothèque, qui vient de s'enrichir de la précieuse collection de livres d'Emile Cartailhac, est aménagée, également en salle de travail, et quelques cabinets, à ce même étage, sont réservés à des savants de distinction qui désireraient faire un séjour à l'Institut.

Les matériaux des fouilles, ainsi déballés, triés, nettoyés, préparés, dans les salles du sous-sol, photographiés au rez-de-chaussée, étudiés au premier étage, doivent faire l'objet de mémoires imprimés. Le deuxième étage comprend, avec une salle de dessin, des pièces où sont emmagasinées les publications. Celles-ci servent à enrichir la bibliothèque de l'Institut par voie d'échanges. Quelques exemplaires sont mis dans le commerce par l'intermédiaire de MM. Masson et Cie, éditeurs.¹

L'Institut devait être inauguré à la fin de 1914. La guerre a été cruelle pour lui comme pour tous les autres établissements scientifiques. Pendant six ans il a dû vivre d'une vie ralentie. Le 23 décembre 1920, il fut officiellement inauguré en présence de M. Millerand, Président de la République française et de nombreux invités : membres du gouvernement, du corps diplomatique, des grands établissements scientifiques, des Sociétés savantes, représentants de la presse, etc.

Un an après, le 18 février 1922, le Prince avait la joie de présider la première conférence publique et de constater le succès vraiment populaire de l'œuvre qu'il venait de réaliser. Malgré un état de santé qui causait déjà de vives inquiétudes à son entourage, il prononça un discours, où, comme toujours, l'originalité et la richesse de la forme habillaient de fortes et nobles pensées, et dont chaque phrase témoignait de son respect et de son amour de la Science. " Vous êtes ici, disait-il, dans un temple nouveau que j'ai fait sortir de terre pour que l'Anthropologie appuyée sur des lois solennelles puisse planer un jour sur les mystères qui nous enveloppent. Je veux qu'elle apporte à la civilisation le concours des grandes forces contenues dans son sein et qui purifieront nos mœurs, nos idées, nos rapports sociaux quand l'Humanité saura d'où elle vient et comprendra où elle va." L'auditoire, que ne pouvait contenir la salle de conférences, le remercia par une longue ovation.

¹ Voici les principales de ces publications : *Les Grottes de Grimaldi*, par MM. de Villeneuve, M. Boule, E. Cartailhac, R. Verneau, 2 vols., in-4° avec 64 planches en héliogravure ; la série, comprenant 5 vol. in-4°, des *Peintures et gravures murales des cavernes paléolithiques*, avec un total de 217 planches hors texte en noir ou en couleurs ; *Les anciens Patagons*, par le Dr. R. Verneau, 1 vol. in-4° avec 15 planches ; le 13^{ème} session du *Congrès international d'Anthropologie et d'Archéologie préhistoriques*, Monaco, 1906, 2 vol., in-8° ; et une petite série de *Rapports annuels* par le Directeur et les Professeurs.

Ce fut sa dernière visite à l'établissement dont il était véritablement fier et auquel il témoignait l'affection d'un Père pour son dernier-né. Quelques semaines plus tard, sur son lit de souffrances, il m'entretenait du bel avenir qu'il entrevoyait pour notre Science. Et, d'un ton affectueux que je n'oublierai jamais, il voulait remercier une fois de plus ses collaborateurs pour les joies intellectuelles qu'ils lui avaient procurées et qui étaient celles auxquelles ce Prince souverain attachait le plus de prix. Quelques semaines après, le 26 juin dernier, il succombait. Son testament, rédigé en des termes d'une rare noblesse, constitue un dernier et éclatant témoignage de son dévouement aux intérêts de la Science, principal but d'une vie toute consacrée au travail et aux progrès de l'Humanité.

Vous le voyez, Messieurs et chers Confrères, une telle existence et une telle œuvre dépassent, par leur grandeur et leur portée, les limites du territoire géographique où elles se sont déroulées. Les éminents services rendus à la Science par le Prince Albert Ier de Monaco n'ont pas été exclusivement en faveur de la France dont il fut toujours l'ami fidèle et dévoué. Les résultats acquis, grâce à son influence et à ses libéralités, font aujourd'hui partie du patrimoine universel. Et l'action, dont mon pays a le premier bénéficié, fut aussi bienfaisante pour d'autres pays, où elle s'exerça comme une sorte de force catalytique déterminant une grande activité dans le champ de nos études et provoquant partout une belle émulation. Ce ne sont donc pas les seuls progrès accomplis en France au cours de ces vingt dernières années dans le domaine de la Paléontologie humaine qui relèvent en grande partie de l'œuvre anthropologique du Prince Albert ; les progrès accomplis un peu partout en dépendent aussi d'une façon plus ou moins étroite.

C'est par la réalisation indéfinie des progrès de cet ordre que ce "Prince de science et d'art," que ce "Prince utile" entrevoyait pour l'Humanité de meilleurs jours, comme en témoigne cette phrase écrite par lui : " J'ai cultivé la Science parce qu'elle répand la lumière et que la lumière engendre la justice."